

Jean d'Ormesson, *Odeur du temps*, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2007.

CE QUE J'AI FAIT DE MIEUX DANS MA VIE, c'est ma fille. Je suis plus fier d'elle que de moi. Avec Gilles Cohen-Solal, elle vient de créer une maison d'édition. Je suis heureux de lui confier ce livre qui est un recueil d'articles.

Il y a un peu moins d'un quart de siècle, j'avais déjà rassemblé, sous le titre *Jean qui grogne et Jean qui rit*, un certain nombre de textes parus dans différents quotidiens, hebdomadaires ou mensuels, notamment dans *Le Figaro* et *Le Figaro Magazine*. En ce temps-là, après les Trente Glorieuses qui allaient de la Libération au premier choc pétrolier, nous entrions dans les Vingt-Cinq Déclinantes, dominées par Mitterrand, par Chirac et par la cohabitation. Les Français commençaient à se laisser aller au découragement devant un monde qui les menaçait et à une mauvaise humeur de plus en plus perceptible. Les articles réunis dans *Jean qui grogne et Jean qui rit* couraient de mes démêlés avec François Mitterrand à mon admiration pour Jean-Paul II, du poids alors écrasant – que les temps sont changés...! – du parti communiste aux destins croisés de Franco, de Nixon, de Mendès France. Le champ couvert était large et la politique y tenait une grande place.

Le temps passe. Les choses bougent. Les équilibres se rompent. Peu à peu, chez l'auteur de ces pages éparses, des lectures, des souvenirs, des songes et des ravissements – la littérature en un mot – envahissent tout l'horizon. À la différence de *Jean qui grogne et Jean qui rit*, la politique est presque absente de ce nouveau recueil. J'ai toujours pensé que journaux et journalistes feraient bien de rappeler régulièrement ce qu'ils avaient dit et prédit dans le passé : il ne serait pas impossible de reprendre à la lumière d'aujourd'hui des articles politiques que je ne renie en rien et de confronter ce qu'ils annonçaient avec ce qui s'est passé. Le présent volume a une autre ambition. Il est consacré aux îles, aux livres, aux amis. Il n'est fait que de rêves.

J'ai beaucoup aimé travailler. J'ai aussi beaucoup aimé ne rien faire. J'ai surtout aimé partir, aller ailleurs, me promener, le nez en l'air et les mains dans les poches, à travers le vaste monde. La mise en garde de Chateaubriand – « L'homme n'a pas besoin de voyager pour s'agrandir » – ne m'a jamais empêché de partir, le cœur battant, pour le Mexique ou pour l'Inde. Et toujours je revenais à Rome, à Venise, à la Toscane, à l'Italie, à la Grèce, à notre Méditerranée et à ces îles dévorées de soleil où j'ai tant rêvé de m'installer, loin du vacarme des grandes villes. On trouvera dans ces pages l'écho un peu mélancolique de ce silence brûlant des îles, à peine troublé par le bruit de la mer.

Qu'est-ce qui a compté pour moi ? Les livres. Je leur ai voué un culte, je leur ai consacré le plus clair de mon temps. Bouleversants ou délicieux, décisifs ou charmants, ils ont enchanté notre bref passage dans un monde qui sans eux serait sinistre et n'existerait presque pas. Du flot des livres qui ont passé dans ma vie et dans la vôtre, un tout petit nombre apparaît dans ces pages : Chateaubriand, évidemment, Toulet, Joyce, Cioran, Aragon, Yourcenar, quelques autres... Ils sont l'avant-garde d'un immense cortège qui n'en finit pas de nous entraîner derrière lui.

Je dois beaucoup à un petit nombre de maîtres et d'amis – des vivants et des morts – qui m'ont fait ce que je suis. Les uns, parce qu'ils m'ont encouragé, aidé, soutenu ; les autres, parce que je les ai lus. À beaucoup d'égards imparfait, bâti de bric et de broc, encombré de répétitions inhérentes à son genre, et parfois de contradictions, ce livre est très loin d'être un de ces livres d'amertume que dicte parfois